

Écrits, lecteurs, lectures

In: Genèses, 34, 1999. pp. 144-161.

Résumé

■ Gérard Mauger: Écrits, lecteurs, lectures Si le débat qu'a suscité l'esthétique de la réception au sein des disciplines littéraires, s'est cantonné, à de rares exceptions près, au domaine des concepts et des esquisses théoriques, la nouvelle histoire sociale de la lecture a entrepris de rendre raison des variations des appropriations d'un même texte ou d'un: même ensemble de textes d'un pôle à l'autre de l'espace social, d'une époque à une autre ou encore d'une société à l'autre. Quant aux résultats des enquêtes ; accumulées depuis le début des années soixante-dix, l'hypothèse d'une triple : homologation entre division du travail - entre «monde des choses matérielles» et «monde des choses humaines» - division scolaire - entre filières scientifiques , et filières littéraires - et division entre les sexes, permet de rendre compte des exceptions apparentes à la relation très étroite qui unit les pratiques de lecture f et le capital culturel détenu. Writings, Readers and Readings While the debate generated within s literary disciplines concerning the: aesthetics of reception has, with few exceptions, been confined to domain of : concepts and theoretical outlines, the ; new social history of reading has : attempted to account for the varied ways < in which a single text or even a group of texts is appropriated from one end of society to the other of society, from one historical period to another or from one society to the next. As for the results of surveys accumulated since the early 1970s, the hypothesis of a threefold : equivalence of the division of labour - between a "world of material things"and a "world of human things"- - the academic division between scientific and literary paths - and division of the sexes, accounts for the apparent exceptions to the. very close relationship linking' reading practices and the possession of cultural assets.

Citer ce document / Cite this document :

Mauger Gérard. Écrits, lecteurs, lectures. In: Genèses, 34, 1999. pp. 144-161.

doi : 10.3406/genes.1999.1560

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1999_num_34_1_1560

Écrits, Lecteurs, Lectures*

Gérard Mauger



Livres commentés:

- Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC, Éditions de la MSH, 1995.
- Roger Chartier, *Culture écrite et Société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996.
- Vincent Jouve, *La lecture*, Paris, Hachette Livre, 1993.
- Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture en France. Bilan des recherches*, Laboratoire de recherche en sciences sociales, CNRS-ENS Cachan, 1996.
- Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme*, Paris, La Découverte, 1994.

*Je remercie Susanna Magri et Stéphane Beaud pour leur lecture bienveillante et vigilante.

1. Roger Chartier (éd.), *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC Éd., Éd. de la MSH, 1995.
2. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 (textes originaux publiés en allemand de 1972 à 1975).
3. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, vol. 1: *Arts de faire*, Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1980.
4. À vrai dire, la question « pour qui écrit-on ? » était déjà posée, par exemple, par Sartre et, avant lui, par Thibaudet: « quel est le genre d'action de cette littérature

Le bilan des recherches sur la lecture, tel qu'on peut l'établir à partir des contributions rassemblées par Roger Chartier¹ met en évidence la focalisation sur le lecteur tant des études littéraires après le reflux du structuralisme vers la fin des années soixante-dix, que des travaux des historiens après celui de l'histoire quantitative. « Dans la triade formée par l'auteur, l'œuvre et le public, écrit ainsi Hans Robert Jauss², celui-ci n'est pas un simple élément passif qui ne ferait que réagir en chaîne [...] La vie de l'œuvre littéraire dans l'histoire est inconcevable sans la participation active de ceux auxquels elle est destinée ». De même, pour Michel de Certeau³, « qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs; il change avec eux; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent ». Aujourd'hui dominante dans la critique littéraire et l'histoire de la lecture⁴, l'enquête sur les pratiques de lecteurs réels, historiquement et socialement situés, définit aussi l'objet de la sociologie de la lecture.

L'esthétique de la réception

Se détournant du texte et de l'auteur, les études littéraires inspirées des théories de l'« école de Constance »⁵ – esthétique de la réception de H. R. Jauss ou théorie de la lecture de Wolfgang Iser⁶ – ont tenté de reconstituer « l'horizon d'attente » au sein duquel une œuvre a été écrite et reçue, recherché dans le texte des indices qui permettent de décrire « le lecteur implicite » ou explicite auquel il est adressé⁷. Qu'il s'agisse du « lecteur implicite » de W. Iser, du « lecteur abstrait » de Jaap Lintvelt ou du « lecteur modèle » de Umberto Eco, le « lecteur virtuel », inscrit dans le texte et servant de relais au lecteur réel, est au centre de l'analyse⁸. Dans cette optique, sans doute est-il possible en effet, d'étudier à la fois les représentations que se font les auteurs des lecteurs qu'ils recherchent et les modes de

lecture qu'ils suggèrent ou prescrivent⁹. Mais, comme le note David D. Hall¹⁰, cette perspective de recherche ne saurait fournir une preuve satisfaisante que les lecteurs réels lisaient, ou lisent, les livres conformément aux représentations du lecteur, de la lecture et du texte qui y étaient inscrites. Au-delà de cette limite inhérente à la démarche elle-même, les travaux inspirés de l'esthétique de la réception ont suscité de nombreuses critiques. R. Chartier¹¹ relève ainsi que « malgré son désir d'historiciser l'expérience que les lecteurs font des œuvres », elle postule « une relation pure et immédiate entre les "signaux" émis par le texte [...] et "l'horizon d'attente" du public auquel ils sont adressés » et ignore de ce fait l'effet propre des formes matérielles du texte qui contribuent pourtant à « façonner les anticipations du lecteur et à appeler des publics nouveaux ou des usages inédits ». En fait, le débat qu'a suscité l'esthétique de la réception au sein des disciplines littéraires, s'est cantonné, à de rares exceptions près, au domaine des concepts et des esquisses théoriques¹². Sa propension anhistorique, relevée par James L. Machor¹³, se double en effet d'une « propension a-sociologique » ou, plus précisément, d'un ethnocentrisme lettré qui, excluant toute donnée sur la production, la distribution, la consommation de livres, privilège *de facto* un « lecteur idéal » : « le lecteur productif » de textes canonisés¹⁴. Ainsi « la critique orientée vers le lecteur » a-t-elle finalement renoncé à l'intention même d'une histoire sociale de la lecture, si bien que ce changement de perspective n'eut guère de conséquences pour l'exploration du lecteur concret réel : selon Hans Erich Bödeker, il aurait même plutôt entravé son observation. Quant aux enquêtes sociologiques sur les pratiques de lecture, elles montrent qu'elles ne sont ni toujours conformes aux attentes ou aux injonctions des différentes catégories de prescripteurs – auteurs, éditeurs, critiques, etc. – ni aux contraintes muettes des formes

matérielles du texte : de façon générale, les lecteurs réels ne coïncident qu'imparfaitement avec les lecteurs virtuels.

L'histoire de la lecture

L'histoire de la lecture aux États-Unis, selon D. D. Hall était et reste plurielle : certains étudient l'alphabétisation, d'autres se consacrent à l'herméneutique, d'autres encore à l'étude de la distribution et de la possession des imprimés¹⁶. De même, selon R. Chartier, trois pôles, généralement disjoints dans la tradition académique, définissent l'espace de l'histoire de la lecture en France : « d'une part, l'analyse des textes, qu'ils soient canoniques ou ordinaires, déchiffrés dans leurs genres, leurs motifs, leurs visées ; d'autre part, l'histoire des livres et, au-delà, de tous les objets et de toutes les formes qui portent l'écrit et les discours ; enfin, l'étude des pratiques qui, diversement, se saisissent de ces objets ou de ces formes, produisant des usages et des significations différenciés¹⁷ ». Mais, en dépit de la continuité de cette triple orientation, il semble qu'on puisse mettre en évidence dans l'histoire de la lecture un déplacement de problématique homologue de celui opéré par l'esthétique de la réception dans les études littéraires : « du livre au lire », selon l'expression de R. Chartier, des corrélations entre objets lus, appartenances sociales et lieux de fréquentation à « l'opération même du lire, ses modalités et sa typologie », selon M. de Certeau¹⁸. Posant à la fois que la lecture n'est pas déjà inscrite dans le texte et qu'un texte n'existe que parce qu'il y a un lecteur pour lui donner signification¹⁹, il s'agit désormais de mobiliser l'ensemble des indices disponibles pour tenter de reconstituer historiquement « la manière dont s'opère la rencontre entre "le monde du texte" et "le monde du lecteur" »²⁰. En fait, l'attention n'est pas tant focalisée sur le lecteur que sur la lecture, cette pratique « qui ne laisse que rarement de



sur le lecteur et surtout sur les lectrices, puisque plus des trois quarts de son public sont un public féminin, écrivait-il à propos du feuilleton. Je ne sais pas trop. Il faudrait une enquête très longue, très vaste et très bien menée dans les milieux populaires». Voir Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948; Albert Thibaudet, *Le Liseur de romans*, Paris, Crès, 1925.

5. «Théories de la réception en Allemagne», *Poétique*, n° 3, 1979.

6. Inscrite en partie dans la filiation phénoménologique (comme l'esthétique de la réception), la théorie de la lecture de Wolfgang Iser est exposée dans *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga Éditeur, 1985, éd. orig. all. *Der Akt des Lesens: Theorie asthetischer Wirkung*, Munich, W. Fink, 1976.

7. On peut tenter de décrire le lecteur implicite et son horizon d'attente à partir des présupposés inclus dans le texte. Il est évidemment plus facile de le faire lorsque le texte contient des déclarations préliminaires – adresses «au lecteur» – qui l'instruisent de la façon dont il doit l'approcher. Susan R. Suleiman, Inge Crossman (éd.), *The Reader in the Text: Essays in Audience and Interpretation*, Princeton, Princeton University Press, 1980.

8. Vincent Jouve, *La Lecture*, Paris, Hachette Livre, 1993; Jaap Lintvelt, *Essai de typologie narrative*, Paris, Librairie José Corti, 1981; Umberto Eco, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985, éd. orig. ital. *Lector in fabula: la cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milan, V. Bompiani, 1979; Michel Charles, *Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil, 1977.

9. Cette perspective, issue de l'herméneutique, a inspiré notamment les travaux des théoriciens de «la réponse du lecteur» (*reader response*): voir en particulier Stanley Fish (inventeur de l'expression «interpretive communities» – communautés d'interprétation – dont David D. Hall remarque que l'attrait immédiat qu'elle a exercé va peut-être au-delà de ce que Fish lui-même voulait lui faire signifier), *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press, 1980.

10. D. D. Hall, «Les lecteurs et la lecture dans l'histoire et dans la théorie critique. Un exposé sur la recherche américaine», in R. Chartier (éd.), *Histoire de la lecture. Un bilan des recherches*, Paris, IMEC Éditions, Éd. de la MSH, 1995, pp. 165-179.

11. R. Chartier, *Culture écrite et Société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1996, pp. 133-154.

12. «Une question se pose aussitôt: comment faire du lecteur un objet d'étude concrète et objective? S'il est aisé de dire que seul l'acte de lecture assume la "concrétisation" des œuvres littéraires, encore faut-il pouvoir dépasser le plan des principes, et accéder à une possibilité de description et de compréhension précises des actes de lecture», Jean Starobinski, préface

traces, qui s'éparpille en une infinité d'actes singuliers, qui s'affranchit volontiers de toutes les contraintes voulant la soumettre»²¹, «lecture polymorphe»²², «lecture inventive et créatrice» qui, de redécouvertes en examens critiques, de sélections en éliminations, de relectures en lectures «fautives», est censée pouvoir renouveler indéfiniment le sens des textes²³. La notion centrale est ici celle d'«appropriation» que R. Chartier reformule en la distinguant à la fois du sens que lui donne Michel Foucault et de celui de l'herméneutique et en mettant l'accent sur la pluralité des usages et des compréhensions: «l'appropriation [...] vise une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les construisent»²⁴. Analyser les opérations de production du sens, rendre raison des variations des appropriations d'un même texte ou d'un même ensemble de textes d'un pôle à l'autre de l'espace social²⁵, d'une époque à une autre²⁶ ou encore d'une société à l'autre, en s'appuyant à la fois sur les modes, historiquement et socialement différenciés, de l'accès aux textes, les formes matérielles du texte²⁷, les manières de lire, les normes et conventions de lecture, les compétences, les attentes et les intérêts des lecteurs... telles sont l'intention et la démarche de la nouvelle histoire sociale de la lecture dont la récente étude que R. Chartier a consacrée à la pluralité des réceptions de Georges Dandin est une illustration exemplaire²⁸.

Toutefois, s'il est vrai qu'«une littérature diffère d'une autre moins par le texte que par la façon dont elle est lue»²⁹, il y a, comme le note Jean-Claude Passeron, «un seuil de connivence culturelle ou idéologique au-dessous duquel la réception n'instaure plus qu'une interprétation par quiproquo». «Si le langage était un terrain aussi mouvant et déroutant qu'on veut le dire»³⁰, on pourrait considérer en effet que «deux époques, deux

consciences sont étrangères l'une à l'autre, [que] c'est chimère que l'une prétende dire la vérité de l'autre [et que] le champ est ouvert à chacun pour projeter à nouveau et pour refaire ce que d'autres ont fait». Comme le souligne Paul Bénichou, «il est, malgré tout, le lien des hommes, et avec l'aide précieuse et sévère de la philologie, celui des siècles. D'ailleurs à quoi bon discuter ici des principes, puisque tous les accordent ? Il est entendu qu'il y a à interpréter, et nul n'ose dire que n'importe quelle interprétation est légitime. C'est donc à l'ouvrage, et non à la doctrine, qu'il faut juger le critique. Son devoir est d'être au moins plausible, c'est-à-dire d'établir une relation suffisamment étroite aux yeux de son lecteur entre les textes qu'il commente et les hypothèses qu'il développe. S'il est une règle de méthode universellement valable en critique, c'est bien celle-là. À vrai dire, je n'en vois pas d'autre³¹».

Les enquêtes des sociologues s'inspirent pour partie de la perspective tracée par les historiens. Mais seulement pour partie pour deux raisons convergentes. La première est d'ordre pratique : l'analyse des variations sociales des appropriations n'est empiriquement concevable que pour le lectorat d'un ou, tout au plus, de quelques textes³². La seconde est théorique : la notion «d'appropriation», telle que l'a reformulée R. Chartier, comporte une ambiguïté. Même s'il est vrai que «l'interprétation» du texte n'est pas indépendante de son «usage» – et réciproquement – il n'est pas sûr que le sens de la pratique étudiée, la lecture³³, soit réductible à l'élucidation du sens prêté au texte lu ou à l'analyse de la contribution des lectures à la connaissance ordinaire du monde social. Plus concrètement, la question des usages sociaux de la lecture renvoie aux tentatives de classement des lectorats en fonction des intérêts qu'ils investissent dans leurs pratiques de lecture – recherche de conseils pratiques, dévotion religieuse, instruction, découverte, divertissement, etc. –

étant entendu qu'une même catégorie d'agents peut mobiliser, simultanément ou successivement différents types d'intérêts dans ses pratiques de lecture et que différents usages peuvent être faits d'une même catégorie de textes, bien que certains textes appellent préférentiellement ou exclusivement telle catégorie d'usages et que certains agents aient un usage de prédilection ou exclusif d'une catégorie de textes³⁴. En privilégiant dans la notion d'«appropriation» l'étude des variations des «usages» par rapport à celle des «interprétations», parti pris inévitable dès lors qu'on étudie «les pratiques de lecture» et non «les lectures» de tel ou tel texte, l'analyse se trouve déportée du sens des textes vers le sens de la pratique, des «opérations de production du sens» vers les goûts, les intérêts, les dispositions des lecteurs.

Cette orientation épouse d'ailleurs la double insatisfaction exprimée par R. Chartier vis-à-vis d'une histoire du livre qui s'était durablement donné pour objet la mesure de l'inégale distribution du livre dans la société d'Ancien Régime.

Critique, d'abord, d'«une conception étroitement sociographique qui postule implicitement que les clivages culturels sont nécessairement organisés selon un découpage social [socio-professionnel] préalable»³⁵. Des enquêtes sociologiques récentes montrent que d'autres principes de différenciation – le capital scolaire et le capital culturel, et en particulier la partition «capital littéraire» / «capital scientifique», le sexe ou, plus précisément, la position occupée dans la division sexuelle du travail, l'âge, l'appartenance de génération, la place occupée dans la division sociale du travail et en particulier dans la partition «monde des choses matérielles» / «monde des choses humaines» – dissolvant «les correspondances strictes entre clivages culturels et oppositions sociales»³⁶, permettent de rendre raison



de H. R. Jauss, *Pour une esthétique...*, *op. cit.* La réponse proposée par l'esthétique de la réception prétend faire l'économie d'une enquête : « une des idées fondamentales, ici, est que la figure du destinataire et de la réception de l'œuvre est, pour une grande part, inscrite dans l'œuvre elle-même », *ibid.*

13. James L. Machor, « Introduction : Readers/ Texts/ Contexts », in J. L. Machor (éd.), *Readers in History : Nineteenth-Century American Literature and the Contexts of Response*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1993.

14. Le « lecteur productif » dont la lecture de textes est productrice de textes est le vecteur de « l'intertextualité ».

15. H. E. Bödeker, « D'une "histoire littéraire" à l'"histoire du lecteur" ». Bilan et perspectives de l'histoire de la lecture en Allemagne », R. Chartier (éd.), *Histoire de la lecture...*, *op. cit.*, pp. 93-124.

16. D. D. Hall, « Les lecteurs et la lecture... », *op. cit.* ; Robert Darnton, « Pour une histoire de la lecture », *Gens de lettres, gens du livre*, Paris, Odile Jacob, 1992, pp. 191-217.

17. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.

18. M. de Certeau, *L'Invention du quotidien*, *op. cit.*

19. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154 ; Robert D. Hume, « Texts Within Contexts : Notes Toward a Historical Method », *Philological Quarterly*, n° 71, 1992, pp. 69-100.

20. Paul Ricoeur, *Temps et récit*, vol. 3 : *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985.

21. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.

22. Jean-Claude Passeron, « Le polymorphisme culturel de la lecture. À propos de l'illettrisme », *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

23. Dire que le lecteur recrée le texte est devenu « un truisme de la nouvelle histoire de la lecture », D. D. Hall, « Les lecteurs et la lecture... », *op. cit.*, ou « un mythe professionnel », Pierre Bourdieu, in *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1996.

24. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 205-227.

25. *Ibid.*, pp. 155-204 et 205-227.

26. « Un livre change par le fait qu'il ne change pas alors que le monde change », in P. Bourdieu et R. Chartier, « La lecture : une pratique culturelle », R. Chartier (éd.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, pp. 217-239.

27. « De nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux dont les nouvelles significations dépendent directement de leurs nouvelles formes », Donald Francis McKenzie, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Éd. du Cercle de la Librairie, 1991, éd. orig. ang. *Bibliography and the Sociology of Texts*, London, British Library, 1985.

d'écarts dans les pratiques de lecture que la seule catégorie socio-professionnelle (CSP) ou, *a fortiori*, la position occupée dans les partitions binaires usuelles – dominants/dominés, élites/peuple – échouent à expliquer.

Critique, ensuite, d'une histoire du livre qui, « en sa définition sociale et sérielle, visait à caractériser les configurations culturelles à partir des catégories de textes supposés leur être spécifiques », assimilant « l'identification des différences aux seules inégalités de répartition » et ignorant « le processus au travers duquel un texte prend sens pour ceux qui le lisent »³⁷. S'il est sans doute vain de prétendre rendre compte du sens prêté par les lecteurs à chacun des textes qu'ils ont lus, les enquêtes des sociologues mettent en évidence, en effet, la difficulté, sinon l'impossibilité, d'associer une catégorie de textes à une catégorie d'agents. Si elles ne concluent pas nécessairement, comme R. Chartier³⁸ à propos des lecteurs d'Ancien Régime, que « ce sont les mêmes textes que s'approprient les lecteurs populaires et ceux qui ne le sont pas », du moins constatent-elles que les uns et les autres peuvent se trouver, hors prescription scolaire, en possession de livres qui ne leur étaient pas particulièrement destinés. Faut-il en conclure pour autant que « les écarts les plus socialement enracinés se situent dans les usages contrastés de matériaux partagés ? ». La double hypothèse d'usages différents de matériaux semblables par des lecteurs distincts et d'usages identiques de matériaux différents par des lecteurs distincts – par exemple, la recherche dans le roman, quel qu'il soit, des « classiques » aux romans-feuilletons, de satisfactions « extra-littéraires », comme « un secours dans leur solitude, une description de leur situation, des révélations sur les côtés secrets de la vie des autres, des conseils pleins de sagesse, des solutions justes aux conflits dont ils souffrent, un élargissement de leur expérience, l'impression de vivre d'autres vies »³⁹ – semble plus vraisemblable. S'il faut,

en effet, tenter de «comprendre comment les mêmes textes peuvent être diversement appréhendés, maniés, compris»⁴⁰, il faut également montrer comment des textes différents peuvent être appréhendés de manière identique par des lecteurs différents. Il est en effet permis de penser, à la suite de Nathalie Sarraute, que «la plupart des lecteurs de Proust l'ont aimé et l'aiment encore pour des raisons qui ont peu de choses à voir avec ce qui fait sa valeur et ne sont pas très différentes de celles pour lesquelles leurs grands-parents aimaient Georges Ohnet⁴¹».

Sociologie de la lecture

À l'inverse des études littéraires et des recherches des historiens, les travaux les plus novateurs des sociologues ont été consacrés, pour l'essentiel, à la production littéraire. Néanmoins, depuis le début des années soixante-dix, notamment avec les enquêtes «Pratiques culturelles des Français» du ministère de la Culture et les enquêtes «Loisirs» de l'Insee, de nombreux résultats ont été accumulés⁴² qui permettent d'identifier ceux qui lisent et ce qu'ils lisent, de répondre à la question, apparemment simple, «qui lit quoi?» et d'aborder ainsi la question du «pourquoi?». Pour tenter d'«organiser la pluralité indéfinie des actes individuels de lecture selon des régularités partagées»⁴³, deux solutions sont possibles. Soit délimiter *a priori* une catégorie de lecteurs, selon le diplôme, la profession, l'âge, le sexe⁴⁴... et enquêter sur les pratiques de lecture correspondantes: intensité de la pratique, mais aussi catégories de textes lus. Tel était, on l'a vu, l'objet de l'histoire du livre «traditionnelle». Soit, comme R. Chartier⁴⁵ invite à le faire, en posant que «les œuvres et les objets produisent leur aire sociale de réception», renverser la perspective, partir des objets et des textes, «dessiner, d'abord les aires sociales où circulent chaque corpus de textes et chaque genre d'imprimés»: délimi-

tant *a priori* une catégorie de textes, selon le genre, le thème, l'auteur, la collection, le tirage, l'enquête aura alors pour objet la composition du lectorat correspondant. Dans les deux cas, il s'agit de construire des «communautés de lecteurs», et d'identifier leurs propriétés spécifiques: «compétences de lecture» que n'épuise pas l'opposition lettrés/illettrés – elle inclut le capital culturel, l'expérience acquise de la lecture, le rapport profane/sacré à la culture écrite, etc. – attentes et intérêts divers investis dans les pratiques de lecture. Mais comment délimiter des catégories d'écrits susceptibles de dessiner les contours de catégories de lecteurs socialement repérables? Ou comment, à l'inverse, définir des catégories de lecteurs auxquelles puissent correspondre des catégories identifiables dans le monde de l'écrit? Sachant que l'analyse des rapports entre catégories de textes et catégories de lecteurs qu'il s'agit de construire, entre «monde du texte» et «monde du lecteur», conduit à celle des différentes formes des pratiques de lecture, des usages sociaux de la culture écrite. Toute enquête doit donc proposer une solution à ce triple problème de classement: des écrits, des lecteurs, des lectures.

Classement des écrits

Comment d'abord définir et classer les écrits? Donald Francis McKenzie propose non seulement de «défaire le lien noué par la tradition lettrée occidentale entre le texte et le livre», mais aussi d'étendre le concept de texte bien au-delà des acceptions ordinaires, en y incluant les «non-book text» qui «mobilisent les ressources du langage sans pour autant appartenir à la classe des objets imprimés» – productions orales, etc. – et les «non verbal texts» qui «ne supposent aucunement l'utilisation du langage verbal»⁴⁶ – cartes, images... Cette extension radicale de la notion a le mérite d'attirer l'attention à la fois sur les homologues qui permettent ce rapprochement



28. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 155-204.
29. Borges, cité par M. de Certeau dans *L'Invention du quotidien*, *op. cit.*
30. J.-C. Passeron, « L'usage faible des images. Enquêtes sur la réception de la peinture », *Le Raisonnement sociologique...*, *op. cit.*
31. Paul Bénichou, *L'Écrivain et ses travaux*, Paris, Librairie José Corti, 1967.
32. Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa (coll. Martine Burgos), *Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture*, Paris, Le Sycomore, 1982.
33. S'il est vrai que « lire est toujours lire quelque chose » et qu'il est difficile de dissocier le lecteur et le texte qu'il lit, R. Chartier accorde, dans le sillage de M. de Certeau, que « pour exister, l'histoire de la lecture doit être radicalement distinguée de ce qui est lu », in *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.
34. Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les Usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°123, 1998, pp. 3-24.
35. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.
36. R. Chartier, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987.
37. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.
38. *Ibid.*
39. Nathalie Sarraute, « Ce que voient les oiseaux », in *L'Ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956, pp. 123-151.
40. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.
41. Nathalie Saraute, « Ce que voient les oiseaux », *op. cit.*
42. Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture en France. Bilan des recherches*, Laboratoire de recherche en sciences sociales, CNRS-ENS Cachan, 1996.
43. R. Chartier, « Texts, Printing, Readings », in Lynn Hunt (éd.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, pp. 154-175.
44. Selon le diplôme, voir par exemple, Nicole Robine, *Les Jeunes Travailleurs et la lecture*, Paris, La Documentation Française, 1984; Emmanuel Fraisse (éd.), *Les Étudiants et la lecture*, Paris, Puf, 1993. Selon la profession, voir Bernadette Seibel, communication au colloque du CRELIQ, université de Laval, oct. 1992; Bernard Lahire, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993. Selon l'âge, voir François de Singly, *Lire à douze ans*, Paris, Nathan, 1989; *Les Jeunes et la lecture*, ministère

– construites à partir de signes dont la signification est fixée par convention, ces diverses productions constituent des systèmes symboliques proposés à l'interprétation – sur l'absence de solution de continuité entre texte, texte illustré, bande dessinée, roman-photo, feuilleton radiophonique, série télévisée, film, et, de ce fait, sur le problème de la concurrence entre livre, cinéma et télévision, posé, dès 1950, par N. Sarraute. « Comme la photographie occupe et fait fructifier les terres qu'a délaissées la peinture, le cinéma recueille et perfectionne ce que lui abandonne le roman, écrivait-elle. Le lecteur, au lieu de demander au roman ce que tout bon roman lui a le plus souvent refusé, d'être un délasserment facile, peut satisfaire au cinéma, sans effort et sans perte de temps inutile, son goût des personnages "vivants" et des histoires⁴⁷ ».

Si l'on prend le parti d'étendre la notion de texte à l'ensemble des imprimés – les livres, mais aussi la presse, les journaux gratuits, les catalogues de vente par correspondance, les modes d'emploi, etc. – l'enquête est néanmoins confrontée aux problèmes posés par les classements internes à la culture écrite, entre « la littérature » et le reste et, plus généralement, entre les différents « genres discursifs » : classements savants, classements institutionnalisés et classements ordinaires, étant entendu que ces trois types de classements ne sont évidemment pas indépendants les uns des autres.

« Toute société peut se définir par sa façon de produire, de consommer, de hiérarchiser, de stocker, de commenter et de faire circuler de l'information sous forme de messages susceptibles d'être oralisés ou inscrits sur des supports divers »⁴⁸, écrit Philippe Hamon. Parmi ces messages, comment distinguer d'abord les textes littéraires ? Définie comme activité artistique verbale, la littérature se situe au croisement de deux séries de faits : les faits artistiques et les faits discursifs⁴⁹. Dans cette perspective, il s'agit à la fois de dégager

la spécificité éventuelle de la littérature dans le champ des pratiques verbales et la spécificité sémiotique de l'art verbal comparé aux autres arts⁵⁰. La première question définit l'objet même de la poétique. Le formalisme russe s'est employé à définir «la littérarité» des œuvres, c'est-à-dire l'ensemble des procédés par lesquels elles relèvent de l'art et d'un fonctionnement esthétique du langage. Mais, quels que soient le critère ou la combinaison de critères adoptés – «imitation par le langage», «fiction», «expression pour l'expression»⁵¹ – les différentes tentatives de définition «structurale» de la littérature montrent qu'«il n'y a pas un abîme entre la littérature et ce qui n'est pas elle»⁵², qu'il n'y a pas de frontière absolue et stable entre les activités littéraires et les activités verbales non littéraires. Gérard Genette propose de distinguer deux types de littérarité⁵³. D'une part, le domaine de «la littérarité constitutive» réunissant deux champs d'activités verbales à visée esthétique institutionnalisée: la fiction – définie par des spécificités logiques ou pragmatiques – et la diction – la poésie définie formellement. D'autre part, le domaine de «la littérarité conditionnelle», comprenant les œuvres appartenant à des genres sans visée esthétique institutionnalisée – par exemple, l'autobiographie, le journal intime, le discours historique, etc. – mais qui entrent dans le champ littéraire, dès lors qu'elles font l'objet d'une attention esthétique⁵⁴. Mais, outre que nombre de procédés sont utilisés à la fois dans des textes «littéraires» et dans des textes réputés «non-littéraires» et que certains textes, comme la lettre ou le journal intime, entrent et sortent du domaine de la littérature institutionnalisée, selon les époques, selon les pays, voire selon les auteurs, la définition du domaine de la littérarité constitutive comme de la littérarité conditionnelle est subordonnée à «l'attention esthétique» – qui dépend en dernière instance du récepteur – et, en définitive, à l'institutionnalisation en un temps

et une société donnés de la littérature. En effet, bien que la poétique échoue à définir «la littérarité» des œuvres, les textes littéraires, souvent proches des textes religieux, juridiques et scientifiques avec lesquels ils se confondent dans la catégorie des textes «d'autorité»⁵⁵, occupent néanmoins une place à part dans «l'imaginaire de la lecture», défini comme «l'ensemble des discours, pluriels, contradictoires, dont la lecture fait l'objet – manières de percevoir et d'apprécier l'acte de lire, systèmes de légitimation et d'exclusion, méfiances et attentes – qui sont à la fois de l'ordre de la représentation, de la prescription et du projet»⁵⁶.

Les enquêtes des sociologues montrent que la représentation explicite ou latente de la littérature apparaît directement subordonnée à sa définition institutionnelle: la littérature est ce qu'enseignent les professeurs de littérature. Deux pôles y apparaissent – ceux-là mêmes qui définissent aujourd'hui le domaine de «la littérarité constitutive» de Genette – le roman, entendu comme fiction, et la poésie, dont la visée esthétique est uniformément perçue. Classées par genres, les œuvres littéraires sont aussi, scolairement, hiérarchisées: des plus aux moins légitimes, de la littérature classique ou d'avant-garde à la «littérature de gare» – les «para-littératures» – de la «presse intellectuelle» à la «presse populaire»... Quant à «non-littérature», elle s'oppose à la littérature comme «le réel» à la fiction, les genres «référentiels» aux «genres fictionnels»⁵⁷. On peut également y distinguer deux pôles. Le premier correspond au domaine de «la littérarité conditionnelle» de Genette, à «tout ce qui est information et prise de position» dans la littérature selon Bénichou. Le tracé de la frontière, indécis, avec la littérature dépend de l'inclusion-exclusion des œuvres «sans visée esthétique institutionnalisée» dans les programmes scolaires. Le second correspond aux «livres pratiques», aux ouvrages scientifiques et techniques et



de l'Éducation nationale et de la Culture, Direction de l'évaluation et de la prospective, Les dossiers Éducation et Formations, n° 24, 1993. Selon le sexe, voir Janice A. Radway, *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Literature*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press et Chapel Hill, 1984.

45. R. Chartier, *Culture écrite et Société...*, *op. cit.*, pp. 133-154.

46. D. F. McKenzie, *La Bibliographie...*, *op. cit.*

47. N. Sarraute, « L'Ère du soupçon », in *L'Ère du soupçon*, *op. cit.*, pp. 57-79.

48. Philippe Hamon, « Les formes littéraires. Introduction », in *Le Grand Atlas des Littératures*, Encyclopédia Universalis France SA, 1990.

49. Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, pp. 162-178.

50. Voir la distinction introduite par Nelson Goodman entre « arts autographiques », c'est-à-dire des arts sans schème notationnel – par exemple la peinture – et « arts allographiques », c'est-à-dire les arts à notation syntaxique – la littérature mais aussi la musique. Voir N. Goodman, *Langages de l'art: une approche de la théorie des symboles*, Paris, J. Chambon, coll. « Rayon d'art », 1990, éd. orig. *Languages of art: an approach to a theory of symbols*, Indianapolis, Hackett, 1985.

51. Pour un inventaire critique des définitions proposées, voir Tzvetan Todorov, « La Notion de littérature », in *La Notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil, 1987, pp. 9-26.

52. T. Todorov, « L'Origine des genres », *ibid.*, pp. 27-46.

53. Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, 1991.

54. Cette conception est au fond très proche de celle de P. Bénichou: « Les lettres sont un art semblable aux autres, aux moyens près, distinct tout au plus des autres par la nature particulière de son instrument, le langage. Or les arts recherchent le beau; la littérature ne s'en soucie pas toujours, écrit-il [...]. Leur domaine s'étend, en puissance, et se dilue dans tout ce qui s'écrit pour le public [...]. Ce serait dénaturer la littérature que de n'y pas tenir pour essentiel tout ce qui est information et prise de position, et à quoi les beaux arts demeurent étrangers [...]. Elles tiennent aux sciences de la nature et à celles de l'homme, à l'histoire, à la législation, à la morale, en même temps qu'aux arts [...]. Qui tend à réduire la littérature à un "art littéraire", la méconnaît profondément », P. Bénichou, *L'Écrivain...*, *op. cit.*

55. Ph. Hamon, « Les Formes littéraires... », *op. cit.*

56. R. Chartier et Jean Hébrard, « Les Imaginaires de la lecture », in R. Chartier et Henri-Jean Martin (éd.), *Histoire de l'édition française. Le livre concurrencé 1900-1950*, vol. 4, Paris, Fayard/Cercle de la librairie, 1991, pp. 566-581.

aux revues correspondantes, exclus de l'ensemble indéfini des textes prescrits par les professeurs de lettres.

Comme « la littérarité » des œuvres, la sous-division du champ de la littérature en classes d'œuvres plus ou moins délimitées – « les genres littéraires » – présente dans toutes les littératures, occidentales ou autres, écrites ou orales, apparaît-elle aussi comme une institution. Parce qu'une œuvre littéraire n'est jamais un simple texte, mais un acte de communication allant d'un auteur à un lecteur, tout texte littéraire s'inscrit dans un cadre pragmatique dont les traits par lesquels sont identifiés les genres littéraires institués constituent les conventions :

« C'est parce que les genres existent comme une institution, écrit Todorov, qu'ils fonctionnent comme des "horizons d'attente" pour les lecteurs et des "modèles d'écriture" pour les auteurs [...]. D'une part, les auteurs écrivent en fonction du [ce qui ne veut pas dire: en accord avec le] système générique existant, ce dont ils peuvent témoigner dans le texte comme en dehors de lui, ou même, en quelque sorte, entre les deux: sur la couverture du livre [...]. D'autre part, les lecteurs lisent en fonction du système générique, qu'ils connaissent par la critique, l'école, le système de diffusion du livre ou simplement par oui-dire⁵⁸ ».

Ni essences suprahistoriques, ni simples définitions nominales, les genres littéraires forment « un ensemble complexe de relations généalogiques entre textes, de règles explicites, et de normes implicites combinées en des proportions diverses et variables »⁵⁹. Une histoire de cette institution littéraire omniprésente – la codification de la littérature en genres – devrait donc les étudier tels qu'ils sont considérés à tel ou tel moment de leur développement, c'est-à-dire du point de vue de la critique, des auteurs de manuels, des préfaciers, des auteurs de manifestes, des théoriciens; elle devrait montrer comment leurs composantes, internes et externes, se modifient d'une époque à l'autre, comment leurs fonctions se transforment, de manière à bâtir des modèles synchroniques susceptibles de marquer les étapes de l'évolution

littéraire⁶⁰. Ainsi l'expansion et l'hétérogénéisation du public du champ littéraire au cours du XIX^e siècle se sont-elles traduites par une spécialisation sans cesse accrue de la production et de la distribution et par un nouveau mode de classement des œuvres :

« Les entreprises éditoriales, écrit Jacques Dubois, s'avisent alors de ce que le public est loin de former un tout homogène et que ses attentes varient avec l'âge, le sexe, le statut social de ceux qui le composent. Ainsi le grand roman originel va-t-il bientôt se diversifier en plusieurs sous-genres [...]. On pourrait parler en ce cas de division de la consommation telle que, pour chaque public particulier, soit désormais à prévoir un produit de lecture particulier. Pendant que les femmes liront des romans sentimentaux, les hommes se réserveront les romans d'aventure et les romans d'enquête, les enfants, les récits de Ségur, Malot ou Verne [selon l'âge]. De là naîtra une hiérarchie parmi les formes du roman populaire, la spécialisation étant le plus souvent, dans les limites de la littérature de grande diffusion, synonyme d'accès à un crédit symbolique plus élevé⁶¹. »

C'est ainsi qu'« à l'ancienne hiérarchie des genres littéraires s'est peu à peu superposée une taxinomie fondée sur le degré de légitimité culturelle du public concerné »⁶², la hiérarchie des genres selon les publics visés se doublant d'une hiérarchie des lectures : « lettrées » / « profanes », « au premier degré » / « au second degré »...

Outre la partition évoquée précédemment entre « littérature » – roman et poésie – et « non littérature » – essais et livres pratiques – deux principes de classement apparaissent dans les enquêtes des sociologues. Le premier dérive de l'institutionnalisation et de la hiérarchisation des genres, enseignées par l'école et accessoirement la critique, mais surtout objectivées par les éditeurs, libraires et bibliothécaires, dans la matérialité des collections – des « séries » d'Harlequin à la Bibliothèque de La Pléiade en passant par les couvertures cartonnées et les jaquettes illustrées du catalogue France Loisirs – dans le paratexte⁶³, dans les classements des rayonnages et présentoirs. Ainsi recense-t-on des classements directe-

ment issus des classements scolaires : « les classiques » ou « les grands classiques », ou encore « les livres traditionnels », c'est à dire les livres prescrits par l'école. Des classements reflétant la segmentation du marché de l'édition – collections, séries, « ensembles » – qui regroupent soit des collections au sens propre – la « Bibliothèque verte », les « Signes de piste » – soit des ensembles de textes d'un même auteur – « les Simenon », « les Colette » – soit les aventures d'un même héros – « les Angélique », « les San Antonio » – soit encore des genres romanesques identifiables par l'auteur, l'éditeur, la collection, le paratexte – romans policiers, science-fiction. Des classements induits de ceux des librairies et des bibliothèques : littérature française / littérature étrangère, « les Anglais », « les Américains », « les Russes », « les Latino-américains »... Des classements inscrits dans la matérialité du livre : « les beaux livres », « les gros livres », « les livres reliés », « les livres anciens »... Le second principe de classement reflète les intérêts des enquêtés. Les uns associent implicitement des catégories de livres à des catégories de lecteurs : classements par âge – livres pour enfants – classements par sexe – livres pour hommes / livres pour femmes⁶⁴ et ainsi de suite. Les autres délimitent des « catégories profanes » peu ou pas institutionnalisées : classements selon le décor, le milieu, l'époque – « les romans qui se passent en milieu rural », « les livres d'inspiration chinoise », « les romans sur les femmes », « les romans sur le Moyen Âge », etc. – ou classements thématiques – livres politiques, livres érotiques, livres « sur la guerre », livres « sur l'éducation des enfants »...

Classement des lecteurs

Comment ensuite définir et classer les lecteurs ? Les enquêtes sociologiques sur les pratiques de lecture⁶⁵ sont presque toutes tributaires de l'actualité du problème de la lecture. En fait, elles contribuent à la construction du



57. L'opposition récurrente entre « le réel », « le vécu », biographies, autobiographies, romans autobiographiques... et le « romanesque », semble corroborer l'entrée dans « l'ère du soupçon » : se méfiant de ce que leur propose l'imagination de l'auteur, nombre de lecteurs préfèrent le document vécu – ou du moins ce qui en a la rassurante apparence – au roman. Voir N. Sarraute, « L'Ère du soupçon », *op. cit.*...

58. T. Todorov, « L'origine des genres », *op. cit.* En fait, comme le notent O. Ducrot et J.-M. Schaeffer dans *Nouveau dictionnaire...*, *op. cit.*, « les critères de classification générique des lecteurs ne correspondent pas nécessairement aux normes, règles et conventions génériques qui ont été pertinentes dans la genèse de l'œuvre ».

59. O. Ducrot et J.-M. Schaeffer, *Nouveau dictionnaire...*, *op. cit.*, pp. 520-529.

60. Clément Moisan, « Les genres comme catégories de l'histoire littéraire », in Henri Béhar et Roger Fayolle, *L'Histoire littéraire aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, 1990.

61. Jacques Dubois, « Naissance du récit policier », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, 1985, pp. 47-55.

62. Anne-Marie Thiesse, « Les infortunes littéraires. Carrières de romanciers populaires à la Belle Époque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 60, 1985, pp. 31-46.

63. C'est-à-dire l'ensemble des marques, titre, sous-titre, intertitre, dédicaces, préfaces, notes... à fonction pragmatique qui accompagnent le texte proprement dit. Voir G. Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

64. « Le grand public ne distingue bien que les romans d'aventures et les romans d'amour [...] Chacun est prédisposé par son sexe à dévorer l'une ou l'autre sorte d'ouvrages », R. Caillois, *Approches de l'imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974.

65. Pour un recensement des enquêtes sur les pratiques de lecture depuis les années 1960, voir Ch. Horellou-Lafarge et M. Segré, *Sociologie de la lecture...*, *op. cit.* ; N. Robine, « État et résultats de la recherche sur l'évolution de la lecture en France », *Cahiers de l'économie du livre*, n° 5, 1991, pp. 80-106 ; B. Seibel, « État des travaux depuis 1983. Propositions d'orientation de recherches sur la lecture », Observatoire France Loisirs de la Lecture, 1987 ; Martine Poulain, « Les Sociologies de la lecture », in *Le Grand Atlas...*, *op. cit.*

66. J. Hébrard, « Les surfeurs de l'écrit », *Le Nouvel Observateur*, 28 janv. et 3 fév. 1993.

67. Cette redéfinition du « problème de la lecture » procède d'une série de déterminations convergentes : revendications des professionnels du livre, bibliothécaires, documentalistes, auteurs, éditeurs, libraires, interventions des « intellectuels » en faveur de « la Littérature » et du « Patrimoine », luttes scolaires – « le niveau baisse », « les maths progressent » et « les lettres régressent ».

« problème de la lecture », en focalisant l'attention sur telles ou telles « données », en fournissant des arguments « chiffrés » à telle ou telle prise de position : « Il est frappant de constater, note Jean Hébrard⁶⁶, que c'est à partir de la fin des années 1960, au moment où apparaissent les premières enquêtes sur les pratiques de lecture, que l'on commence à déplorer, souvent en la dramatisant, la baisse de cette activité ». Il semble ainsi qu'au cours des trente dernières années, on soit passé d'un « problème qualitatif » à un « problème quantitatif »⁶⁷ :

« Jusque dans les années soixante chacun dissertait sur les dangers ou les avantages de s'abandonner à tel ou tel type de livre, s'inscrivant de ce fait dans le virulent débat qui opposait les différentes familles idéologiques [catholique ou laïque, bourgeoise ou marxiste], comme les différentes corporations de clercs [hommes d'Église, enseignants, intellectuels, etc.], sur l'usage que chacun devait faire de l'imprimé. C'est durant les années soixante-dix qu'apparaît une nouvelle façon de parler de la lecture : toutes familles confondues, on se contente désormais de souhaiter ou de vérifier que chacun s'adonne à la lecture [...]. Lire est devenu une valeur en soi⁶⁸ ».

Les enjeux des luttes symboliques concernant le livre et la lecture s'étant déplacés de la définition de « ce qui mérite d'être lu » et de « la bonne lecture » à la « démocratisation de la lecture » – mesurée par divers indicateurs statistiques – et la défense de « l'écrit » – « menacé par l'image et le son » – la plupart des enquêtes cherchent aujourd'hui à « mesurer » les pratiques de lecture⁶⁹ ou à identifier les obstacles à la lecture, les freins, les blocages, les inhibitions⁷⁰. Tentant de mesurer l'effet du niveau d'étude, de l'origine sociale, du sexe et de l'âge sur l'intensité des pratiques de lecture, les grandes enquêtes quantitatives nationales⁷¹ ont à résoudre au moins deux problèmes : celui de l'instrument de mesure et celui de la nomenclature⁷². Toutes vérifient la relation très étroite qui unit les pratiques culturelles – ou les opinions afférentes – au capital scolaire, mesuré aux diplômes obtenus et, secondairement, à l'origine sociale, saisie au travers de la

profession du père⁷³ : « le niveau de scolarisation clive la population des lecteurs de façon plus flagrante que tout autre indicateur, que l'on considère le type de lecture préféré [livre ou presse, romans littéraires ou populaires], la durée du temps qui y est consacré ou la qualité des livres lus », constate Anne-Marie Chartier⁷⁴. Quelle que soit la génération d'appartenance, l'appartenance au groupe des « non-lecteurs » comme à celui des « gros lecteurs » reste très liée au niveau de diplôme et le clivage qui sépare les bacheliers et les diplômés de premier cycle des diplômés de second cycle reste discriminant⁷⁵. De même, on constate que le classement des écrits selon leur degré de légitimité⁷⁶ correspond schématiquement au classement des lecteurs selon leur niveau de capital scolaire⁷⁷.

Pourtant, un ensemble de résultats suggèrent que le volume du capital culturel détenu ne suffit pas à rendre raison des variations enregistrées des pratiques de lecture. Ainsi les enquêtes successives mettent-elles en évidence l'existence de « faibles lecteurs » parmi les diplômés de l'enseignement supérieur et, inversement, celle de « gros lecteurs » dépourvus de tout capital scolaire qui semblent contrevenir à l'explication des pratiques de lecture par le capital culturel détenu. Selon l'enquête *Pratiques culturelles des Français* de 1989, 15 % de ceux qui ont suivi des études supérieures déclaraient ainsi lire moins de 4 livres par an (dont 4 % aucun), alors que 17 % de ceux qui n'ont aucun diplôme ou le certificat d'études primaires déclaraient lire plus de 20 livres par an (dont 6 % plus de 50 livres)⁷⁸. De même, l'intensification de la lecture qu'on aurait pu attendre de la prolongation généralisée de la scolarisation et de l'accroissement corrélatif du capital culturel semble ne pas s'être produite.

Comment expliquer sociologiquement ces exceptions apparentes à la relation établie entre pratiques de lecture et capital scolaire ?

Outre que la distinction entre « capital littéraire » et « capital scientifique » peut rendre compte de l'existence de faibles lecteurs diplômés de l'enseignement supérieur – tel est le cas des scientifiques « allergiques » à la psychologie et au romanesque – et de leur accroissement – lié à la place centrale prise par la culture scientifique dans le recrutement des élites¹⁹ – elle permet aussi d'expliquer l'opposition récurrente, apparemment indépendante du volume du capital scolaire détenu, entre pratiques de lecture masculines et féminines.

Quel que soit l'âge ou le niveau de diplôme, les femmes se distinguent, en effet, par un niveau de lecture légèrement supérieur à celui des hommes et par une préférence pour la fiction : « à l'inverse de ce qui se passait il y a vingt ans, les femmes devancent aujourd'hui les hommes pour toutes les activités en rapport avec le livre, qu'il s'agisse de la fréquence d'achat, de l'intensité de la lecture ou de l'inscription en bibliothèque⁸⁰ ». Elles aiment relire leurs titres de prédilection (52 % des réponses contre 28 % chez les hommes), lisent le soir plus régulièrement et plus longtemps et font beaucoup plus souvent figurer la lecture au rang de leurs trois loisirs préférés (44 % contre 23 %)⁸¹. Dans les milieux peu diplômés, les femmes lisent plus de livres que les hommes ; concernant les bacheliers, on trouve beaucoup plus de faibles lecteurs chez les hommes que parmi les femmes et la féminisation du lectorat est particulièrement sensible dans les milieux moyennement diplômés ; cadres supérieurs ou membres des « professions intermédiaires », les femmes conservent la particularité de lire plus et notamment plus de fiction que leurs homologues masculins⁸² ; enfin, le recul de la lecture chez les jeunes adultes, nés dans les années 1950, a été plus sensible chez les hommes que chez les femmes⁸³.

Outre qu'à niveau de diplôme identique, les femmes lisent plus que les hommes, elles



68. J. Hébrard, « Les surfeurs... », *op. cit.*

69. S'agissant d'« évaluer » l'efficacité des politiques publiques, on voit toute l'importance qu'il y a à mettre en évidence « la baisse de la lecture », ou, à l'inverse, « un arrêt de la baisse », « une affection tranquille »... ou mieux « la reprise » ! Annoncer la croissance, c'est donner un *satisfecit* à la politique culturelle menée, annoncer une régression, c'est appeler à la mobilisation et/ou dénoncer « l'inefficacité de la politique culturelle », « de l'école qui ne remplit plus ses fonctions ». Voir F. de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, *op. cit.*, pp. 26-27.

70. Bernard Pudal, « Lettrés, illettrés et politiques », *Genèses*, n° 8, 1992, pp. 169-181.

71. Enquêtes Loisirs effectuées par l'Insee en 1967 et en 1987-1988 : voir en particulier Françoise Dumontier, F. de Singly, Claude Thélot, « La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans », *Économie et Statistique*, n° 233, 1990, pp. 63-80. Enquêtes sur les pratiques culturelles des Français effectuées par le ministère de la Culture en 1973, 1981 et 1988 : Service des études et recherches, *Pratiques culturelles des Français. Description socio-démographique. Évolution 1973-1981*, Paris, Dalloz, 1982 ; ministère de la Culture et de la Communication, Département des études et de la prospective, *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, La Documentation française, Paris, 1990 ; Olivier Donnat, *Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'électisme*, Paris, La Découverte, 1994.

72. Pour une étude critique des « instruments de mesure » de la lecture, voir A.-M. Chartier, Jocelyne Debayle, Marie-Paule Jachimowicz, « Lectures pratiquées et lectures déclarées. Réflexions autour d'une enquête sur les lectures d'étudiants en IUFM », in E. Fraisse (éd.), *Les Étudiants et la lecture*, *op. cit.*, pp. 73-98.

73. « La lecture obéit aux mêmes lois que les autres pratiques culturelles, à la différence qu'elle est plus directement enseignée par le système scolaire », P. Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

74. Anne-Marie Chartier, « la lecture scolaire entre pédagogie et sociologie », in M. Poulain (éd.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1993. Les pratiques de lecture varient évidemment aussi avec la compétence, le temps disponible et les possibilités matérielles d'accès aux textes : autant de conditions nécessaires mais non suffisantes.

75. O. Donnat, *Les Français face à la culture...*, *op. cit.*, pp. 262-305.

76. Tel qu'on peut l'appréhender par exemple à travers les classements scolaires des œuvres.

77. Patrick Parmentier, « Les Genres et leurs lecteurs », *Revue française de sociologie*, vol. 27, n° 3, 1986, pp. 397-430.

78. Ministère de la Culture et de la Communication, Département des études et de la prospective, *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles...*, *op. cit.*

préfèrent nettement la fiction – des romans sentimentaux à la lecture « de création » en passant par les *best-sellers* – alors que les hommes préfèrent les livres pratiques, les ouvrages de sciences et techniques ou les essais et la lecture de magazines et de presse quotidienne⁸⁴. Cette différenciation est présente « chez les faibles lecteurs sous la forme d'une opposition entre la lecture de romans sentimentaux et celle de livres pratiques, chez les moyens lecteurs entre les *best-sellers* et les livres scientifiques et techniques, et chez les forts lecteurs entre la littérature de création et les essais ». Aujourd'hui comme il y a quinze ans, sur 10 personnes qui lisent le plus souvent des romans, 7 sont des femmes. Le goût exclusif de la fiction concerne très majoritairement des femmes d'âge et de milieux socioculturels divers (86 %) : en tête pour toutes les sortes de roman sauf la science-fiction, elles ignorent les livres de sciences et techniques et les essais⁸⁵.

Comment rendre compte de cet écart quantitatif et qualitatif entre pratiques de lecture féminines et masculines ? Sans doute renvoie-t-il pour partie à la ségrégation sexuelle des filières scolaires : « malgré une progression sans précédent des scolarités longues pour les deux sexes, la vieille opposition entre littéraires et scientifiques tend aujourd'hui à s'incarner dans une opposition entre filles et garçons. L'entrée en masse des filles à l'école s'accompagne d'une opposition plus forte que jamais entre filières scolaires », notent Christian Baudelot et Roger Establet⁸⁶. Reste alors à rendre raison de cette prédilection des filles pour les filières littéraires et de leur aversion pour les filières scientifiques et, à l'inverse, de l'attrait qu'exercent les filières scientifiques sur les garçons et de leur allergie aux filières littéraires : ainsi est-on conduit à faire l'hypothèse que la division sexuelle des filières scolaires trouve son principe dans la division sexuelle du travail entre « monde des choses humaines » – féminin – et « monde des choses matérielles » – masculin.

Les enquêtes *Pratiques culturelles des Français* permettent d'établir la distribution des fréquences de lecture de livres en fonction de la position professionnelle repérée par la CSP. Elles n'enregistrent dans l'ensemble aucune réduction des écarts entre les cadres supérieurs et les autres groupes sociaux : lire beaucoup de livres est une pratique où les écarts entre les catégories sociales sont restés relativement stables⁸⁷. Cette relation entre pratiques de lecture et CSP s'explique sans doute pour l'essentiel par l'inégale distribution du capital scolaire selon ces dernières, mais il faut aussi rendre compte des 8 % d'agriculteurs, des 18 % d'ouvriers spécialisés, manœuvres et personnel de service, des 19 % d'ouvriers qualifiés et contremaîtres, des 21 % d'employés qui déclarent lire plus de 25 livres par an et, à l'inverse, des 3 % de cadres supérieurs, des 13 % de cadres moyens, des 22 % de patrons de l'industrie et du commerce qui n'ont pas lu un seul livre au cours de l'année écoulée.

Selon Bernard Lahire, les lectures populaires sont avant tout des lectures pratiques, lectures de nécessité, ancrées dans la réalité, destinées à recueillir des informations et à faciliter les expériences quotidiennes⁸⁸. C'est le même usage de la lecture, lié à la pratique du monde des choses matérielles, que l'on observe dans l'une des deux catégories de forts lecteurs, majoritairement diplômés de l'enseignement supérieur, mises en évidence par O. Donnat⁸⁹. Plutôt cadres du privé, lecteurs assidus de *news*, de magazines de décoration et de revues de sciences et techniques, ils privilégient les livres didactiques par rapport au roman, associent souvent la lecture à l'activité professionnelle et c'est parmi eux qu'on trouve la plus forte proportion de lecteurs d'ouvrages en relation avec leur activité professionnelle. De leurs lectures, ils attendent des informations, une meilleure connaissance du monde et en particulier des apports susceptibles d'être convertis plus ou moins

directement sur le plan professionnel.

Mais, les lectures plus littéraires de l'autre groupe de forts lecteurs, littérature classique et essais, où sont sur-représentées les professions intellectuelles supérieures des arts, du spectacle, de l'information, du secteur public, apparaissent aussi comme des lectures professionnelles. Enseignants, bibliothécaires, étudiants, documentalistes ou salariés des groupes de presse et des maisons d'édition, ils entretiennent en effet un rapport professionnel ou quasi-professionnel avec le livre et la littérature. En fait, comme l'observe O. Donnat, « l'acte de lecture, même quand il est vécu comme une recherche pure de plaisir ou comme une nécessité personnelle, est toujours susceptible de trouver une utilité sociale, sinon strictement professionnelle »⁹⁰.

L'opposition entre les deux groupes n'est donc peut-être pas tant, ou pas seulement, entre des usages différents – intéressés / désintéressés, utilitaires / gratuits – de la lecture qu'entre domaines d'usages : « monde des choses matérielles », d'un côté, « monde des choses humaines », de l'autre. Ainsi l'enquête de Bernadette Seibel sur les cheminots a-t-elle mis en évidence les rapports entre les situations effectives d'activité professionnelle et les pratiques de lecture, et en particulier leur bipolarisation – lectures techniques / lecture de romans – en fonction de la distinction entre métiers ferroviaires à forte technicité et métiers commerciaux. À « la lecture technique liée à la compétence professionnelle du personnel à forte technicité » s'oppose « la lecture plus littéraire des agents commerciaux et administratifs davantage soucieux de conforter leurs compétences relationnelles et une certaine aisance verbale »⁹¹. D'où l'hypothèse d'une triple homologie entre division du travail – monde des choses matérielles / monde des choses humaines – division scolaire – filières scientifiques / filières littéraires – et division sexuelle – masculin / féminin. Il en



79. La lecture est aussi régulée par « la définition des trajectoires scolaires les plus performantes et de la personnalité sociale requise pour accéder aux positions de l'élite », F. de Singly, *Les Jeunes et la lecture*, *op. cit.*

80. O. Donnat, *Les Français face à la culture...*, *op. cit.*, pp. 262-305.

81. Christian Baudelot et Roger Establet, *Le niveau monte. Réfutation d'une vieille idée concernant la prétendue décadence de nos écoles*, Paris, Seuil, 1989.

82. Elles ont même tendance à accentuer ce trait par rapport à la période étudiante. Voir O. Donnat, *Les Français face à la culture...*, *op. cit.*

83. *Ibid.*, pp. 262-305.

84. *Ibid.* Parmi les forts lecteurs, les hommes sont plutôt des amateurs de livres sur l'actualité, de bandes dessinées et surtout de sciences et techniques, domaine où ils cumulent fréquemment lecture de livres et lecture de magazines. L'enquête de P. Parmentier, « Les Genres... », *op. cit.*, aboutit aux mêmes résultats.

85. *Ibid.*

86. C. Baudelot et R. Establet, *Allez les filles !*, Paris, Seuil, 1992.

87. En 1988, 52 % des agriculteurs et 97 % des cadres supérieurs et professions libérales ont lu au moins 1 livre au cours de l'année écoulée ; 8 % et 33 % des lecteurs de chaque groupe ont lu 25 livres et plus.

88. Voir l'utilisation des livres de bricolage, de jardinage, de cuisine, etc., B. Lahire, *La Raison des plus faibles...*, *op. cit.*

89. O. Donnat, *Les Français face à la culture...*, *op. cit.*, pp. 262-305.

90. *Ibid.*

91. B. Seibel, « Lecture et compétence professionnelle... », *op. cit.*

92. G. Mauger et C. F. Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *op. cit.*

93. F. Dumontier, F. de Singly et C. Thélot, « La Lecture moins attractive... », *op. cit.*

94. Joëlle Bahloul, *Lectures précaires. Étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Paris, BPI-centre Georges Pompidou, 1988 ; Michel Peroni, *Histoires de lire. Lecture et parcours biographique*, Paris, BPI-centre G. Pompidou, 1988 ; Erich Schön, « La "fabrication" du lecteur », in Martine Chaudron, F. de Singly (éd.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, BPI-centre G. Pompidou, 1994, pp. 17-44 ; C. F. Poliak, « La "fureur de lire" des autodidactes », *ibid.*, pp. 59-75.

95. F. Dumontier, F. de Singly et C. Thélot, « La Lecture moins attractive... », *op. cit.* ; F. de Singly, « Le Mystère de la baisse de la lecture de livres », in *Les entretiens Nathan : la lecture*, Paris, Nathan, 1991 ; G. Mauger, « La lecture en baisse. Quatre hypothèses », *Sociétés contemporaines*, n°11-12, 1992, pp. 221-226.

irait donc ainsi : aux hommes, les filières scientifiques et techniques qui conduisent à la maîtrise du monde des choses matérielles ; aux femmes, les filières littéraires qui débouchent sur l'éducation, les carrières sociales, la santé, « la gestion » du monde des choses humaines. Schématiquement, elle permet de rendre compte à la fois des variations quantitatives et qualitatives des pratiques de lecture en fonction du capital culturel détenu, du sexe et de la CSP⁹².

Enfin, l'intensité des pratiques de lecture varie en fonction de l'âge. D'après les enquêtes *Pratiques culturelles des Français*, en 1988 comme en 1981 et en 1973, les 15-19 ans lisent plus de livres que les 40-59 ans (respectivement 89 % et 61 % en 1973, 93 % et 68 % en 1981, 86 % et 72 % en 1988, lisent au moins un livre par an). Cet écart persistant entre les pratiques de lecture des « jeunes » (15-19 ans) et des « adultes » (40-59 ans) s'explique pour partie par « l'effet d'âge ». « Il est probable qu'au cours du cycle de vie, la pratique de la lecture suit au moins l'évolution du temps libre : on lit davantage jeune – moins de contrainte et incitation des enseignants – moins à mi-vie, avec la présence des enfants et la pleine activité professionnelle, puis à nouveau davantage en vieillissant, quand les enfants sont partis et la retraite arrivée », notent Françoise Dumontier, François de Singly et Claude Thélot⁹³. De même, les approches « qualitatives » font apparaître des variations quantitatives et qualitatives dans les pratiques de lecture au fil des trajectoires biographiques, des phases, des conversions dans les itinéraires de lecteurs⁹⁴. À l'effet d'âge se superpose un effet de génération⁹⁵. Pratiquement tous les étudiants de 1967 lisaient au moins un livre par mois, contre les deux tiers seulement aujourd'hui ; les trois quarts d'entre eux étaient de « gros lecteurs », contre un tiers maintenant ; en ce qui concerne les lycéens, la situation est à peu près iden-

tique. Cette baisse de la proportion de forts lecteurs touche à peu près dans les mêmes proportions les garçons et les filles, à tous niveaux de diplômes et de toute origine sociale et elle atteint le maximum d'ampleur chez les adolescents dont le père est cadre supérieur, si bien que les écarts entre les catégories sociales se sont réduits chez les moins de 25 ans au cours des vingt dernières années et que la lecture a perdu une partie de son pouvoir distinctif au sein de l'univers adolescent.

Classement des lectures

Comment enfin définir et classer les lectures? L'ethnocentrisme lettré qui tend à créditer le lecteur profane de son propre rapport – «scolastique» – au livre est sans doute ici le principal obstacle à surmonter. Si l'on adopte le point de vue de l'auteur qui cherche, sinon à assujettir le lecteur à un sens unique – «la compréhension correcte» – du moins à contrôler le champ des interprétations possibles et si on considère le pouvoir de contrainte du texte – l'indication du genre, ou l'*incipit*, par exemple, signalent au lecteur dans quel présavoir inscrire le texte qu'il lit – et celui de sa forme matérielle⁹⁶, la lecture peut être déduite du texte. Si l'on envisage le lecteur comme producteur de sens non voulus et la lecture comme une pratique créatrice de significations non réductibles aux intentions des auteurs, la lecture peut être déduite du lecteur – dans cette perspective, qui est celle de la sociologie de la réception⁹⁷, il y a autant de lectures d'un texte que de lecteurs. Dans l'un et l'autre cas, l'analyse reste focalisée sur «le sens du texte». Qu'il s'agisse d'étudier «les processus par lesquels, face à un texte, un sens est produit et une signification différentielle est construite»⁹⁸, ou d'explorer «les manières multiples dont une œuvre, en agissant sur un lecteur l'affecte»⁹⁹, «l'interprétation du texte» – «l'explication de texte» – reste au centre de l'analyse et la pratique de la lecture est

confondue avec la pratique professorale du commentaire. Parce qu'elle prête aux lecteurs «ordinaires» un regard herméneutique et esthète, un intérêt de pure connaissance et de pure compréhension qui leur est presque toujours étranger, parce qu'elle fait de l'intérêt pour le sens du texte, l'alpha et l'oméga de toute lecture, parce qu'elle tend à réduire l'intérêt qui sous-tend les pratiques de lecture à cet intérêt – lettré – pour le sens du texte, cette perspective détourne de la recherche d'«intérêts à la lecture», d'usages dont le principe ne réside pas tant dans les textes lus que dans la situation – scolaire, familiale, professionnelle, etc. – du lecteur.

Le point de vue lettré sur la lecture conçue comme fin en soi, voulant ignorer toute fin externe, s'indigne à l'idée de traiter la littérature, non comme objet de contemplation, de délectation ou d'analyse, mais comme un instrument – en concurrence avec d'autres – permettant de satisfaire, avec plus ou moins de succès, des intérêts externes: «la mise en suspens de toute intention pratique est la condition – au moins autant que la possession d'une compétence spécifique – de l'accès [...] à l'œuvre d'art [et à la littérature en particulier]. Elle est aussi la condition de l'exercice scolaire comme jeu gratuit, expérience mentale qui est à elle-même sa propre fin¹⁰⁰». La lecture de *lector* s'intéresse aux textes «non pour en faire quelque chose, c'est-à-dire pour les faire entrer, comme des instruments utiles et perfectibles, dans un usage pratique, mais pour les gloser en les rapportant à d'autres textes»¹⁰¹. Or les enquêtes des sociologues mettent en évidence le caractère pour le moins exceptionnel de ce point de vue: les lecteurs ordinaires – et sans doute aussi la plupart des lecteurs lettrés – investissent dans leurs lectures des «intérêts» externes qui trouvent leur principe dans leur histoire et leur position – scolaire, familiale, professionnelle, etc. – dans l'espace



96. Contre toutes les définitions uniquement sémantiques des textes D. F. McKenzie rappelle la valeur symbolique des signes et des matérialités : « Pour s'en tenir à l'écrit imprimé, le format du livre, les dispositions de la mise en page, les modes de découpage du texte, les conventions typographiques sont investis d'une "fonction expressive" et portent la construction de la signification ». Voir D. F. McKenzie, *La Bibliographie...*, *op. cit.*

97. Celle de H. R. Jauss dans *Pour une esthétique...*, *op. cit.*, ou celle d'Alain Viala « L'enjeu en jeu : rhétorique du lecteur et lecture littéraire », in Michel Picard (éd.), *La Lecture littéraire*, Paris, Clancier-Guénaud, 1987, pp. 15-31.

98. R. Chartier, « Du livre au lire », in R. Chartier (éd.), *Pratiques de la lecture*, *op. cit.*, pp. 62-88.

99. P. Ricoeur, *Temps et récit*, *op. cit.*

100. P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 222.

101. P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 77.

102. La *scolastic view* (Austin) est rendue possible par la distance au monde et aux urgences de la nécessité – la situation de *skholé* – dont l'école est une forme particulière en tant que situation institutionnalisée de loisir studieux.

103. R. Caillois, *Approches de l'imaginaire*, *op. cit.*

104. Dans cette perspective, toute pratique de lecture peut être décrite comme un mouvement en trois temps : « avant lire » / « lire » / « après lire ». Des « intérêts à la lecture » qui trouvent leur origine dans la situation du lecteur – « avant lire » – incitent à un « faire » – « lire » – qui porte à conséquences, immédiates ou différées – « après lire » – et qui consolident en retour les « intérêts à la lecture ». L'accent mis classiquement sur la seconde phase (« lire ») – qui est aussi la plus difficilement accessible à l'enquête – est alors déplacé sur les deux autres.

social. La rupture avec l'ethnocentrisme lettré qui, par une universalisation incontrôlée des présupposés inscrits dans le statut de *lector*, fait d'une expérience très particulière de la lecture – menée à loisir, presque toujours répétée, méthodiquement orientée vers l'extraction d'une signification cohérente – le modèle universel de toute lecture, passe par l'objectivation des conditions historiques et sociales de possibilité du « plaisir esthétique », ce « plaisir pur qui doit pouvoir être éprouvé par tout homme » : on découvre alors qu'il est le privilège rare de ceux qui ont accès aux conditions dans lesquelles la disposition « pure » peut se constituer durablement¹⁰². Cette rupture suppose aussi la recherche des intérêts pratiques – suspendus par la lecture lettrée mais peut-être aussi impensés, refoulés, déniés – qui, en dehors du plaisir esthétique, portent à lire tous ceux qui, faute des conditions requises, restent inaccessibles au « plaisir pur » et l'identification des situations qui sont au principe des divers intérêts investis dans les lectures « ordinaires ». La lecture « lettrée », inséparable de la situation scolastique, pour laquelle tout texte est invitation au déchiffrement d'un sens et qui voit dans l'exégèse, le commentaire, l'interprétation, la fin de toute lecture, n'est qu'un cas particulier dans l'ensemble des pratiques de lecture. Tout porte à croire, en effet, avec Roger Caillois, que le roman, comme le cinéma, « s'adresse à un public qui, dans son ensemble, n'est guère friand d'émotions esthétiques et qui, dans le meilleur des cas, ne les goûte que par surcroît, quand on les lui offre : il faut qu'autre chose les fasse passer [...] L'émotion essentielle que procure la lecture des romans n'appartient pas à l'ordre de la jouissance esthétique désintéressée. Elle repose sur une participation et une identification »¹⁰³.

En définitive, s'interroger sur les raisons de lire ou de ne pas lire, identifier des « intérêts à la lecture », des « usages sociaux de la lecture », c'est seulement étendre à la lecture,

comme à toutes les autres conduites humaines, le mode d'explication et de compréhension universelle qui définit la vision scientifique et arracher la lecture au statut d'extra-territorialité que les intellectuels, et plus précisément les littéraires, sont enclins à lui accorder: ce qui ne signifie ni que ces intérêts sont nécessairement conscients, ni bien sûr qu'ils sont économiques ou matériels¹⁰⁴. C'est pourquoi le vocabulaire indigène a, dans ce cas, valeur de rupture avec la *doxa* lettrée: la taxinomie indigène des « genres », par exemple, est révélatrice des intérêts ordinaires investis dans la lecture. Contre la vision let-

trée de la lecture comme pratique désintéressée, auto-suffisante, l'enquête, attentive au point de vue des enquêtés, étudie les intentions pratiques des lecteurs – les motifs, les raisons déclarées – les intérêts qu'ils investissent dans la lecture, les usages qu'ils en font, les effets qu'ils en attendent, les bénéfices attendus, retirés. La mise à jour des usages sociaux de la lecture, des « intérêts à la lecture », permet alors de mieux rendre compte de la distribution sociale des pratiques de lecture et de proposer ainsi des réponses à des questions politiquement cruciales comme celle de « la baisse de la lecture ».